CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

La Villa Adrienne

Rome.

En paix sous les ombrages
Du palais d'Adrien,
Errez, buffles sauvages ;
César n'en saura rien.

Plus de gardes fidèles
Au seuil de ses vergers !
Ils n'ont pour sentinelles
Que les chiens des bergers.

Mais ce palais superbe,
Quel bois peut le cacher.
— Passant, plus loin, sous l'herbe,
C'est là qu'il faut chercher.

— Merci, merci, vieux pâtre !
Et ces marbres épars,
Quels sont-ils ? — Au théâtre,
La loge des Césars.

— Mais de leurs bains antiques
Où trouver les débris ?
— Parmi ces mosaïques,
Où boivent mes brebis.

— En quel lieu sur l'arène
Luttaient les chars rivaux ?
— Où tu vois dans la plaine
Courir ces deux chevreaux.

— De Tempé quels bocages
Ont porté le doux nom ?
— Tempé n'a plus d'ombrages ;
Mais c'était là, dit-on.

— L'Alphée au moins serpente
Entre ces deux coteaux ?
— Non ; je m'assieds et chante
Où serpentaient ses eaux.

— Grèce qu'un frais bocage
Ici vit refleurir,
Même dans ton image
Tu devais donc mourir.

Non, tu n'as plus d'asile :
Le lierre en ces vallons
A tes dieux qu'on exile
Offre seul des festons.

De ta noble poussière
Ses rameaux sont amis ;
Mais il n'est que le lierre
De fidèle aux débris.

Prends ce faible salaire,
Berger, c'est moins que rien ;
Prends, et bois pour me plaire,
A César Adrien.